

LES ORIGINES FLAMANDES

DE

BEETHOVEN

La présente guerre a ramené une fois de plus des discussions musicales (ou plus exactement à propos de musique), aussi passionnées qu'aux temps déjà lointains du wagnérisme militant. Une fois passés les moments de stupeur qui suivirent la mobilisation générale, nos philosophes de la presse — ceux du moins qui n'étaient pas mobilisés — commencèrent à discuter sur les causes profondes du phénomène qui venait d'ébranler notre vieux monde, et, malgré l'« union sacrée », on se jeta à la tête de violents arguments pour ou contre la culture austro-allemande.

En musique, domaine austro-allemand par excellence, Wagner, tout désigné par un demi-siècle de succès dramatiques universels, fut, par certains, chargé de tous les péchés du pangermanisme. Cependant, des esprits impartiaux rappellèrent que s'il avait, parfois, mérité des Français, il était juste de reconnaître que d'autres musiciens, et non des moindres, mériteraient autant que lui un patriotique ostracisme : Gluck, pourtant assez fêté, de son vivant, en France, et le doux Mozart lui-même n'avaient-ils pas eu à l'égard de nos aïeux (et de nos aïeules), le premier des paroles plutôt désobligeantes, le second des jugements d'une grossièreté que M. Brieux seul pourrait colorer d'euphémismes décents ? Et Meyerbeer, Spontini, n'avaient-ils pas tour à tour ou simultanément servi la France et la Prusse sans que nul leur en eût jamais fait

reproche?... L'énumération serait interminable des griefs réciproques que les belligérants peuvent s'adresser au sujet des rapports artistiques internationaux. Beethoven lui-même, auquel le monde moderne doit sans doute ses joies artistiques les plus pures, n'aurait pas dû être excepté d'une proscription sévère, pour ses chants de guerre autrichiens de 1796, sa *Victoire de Wellington à Vittoria* (sa dixième symphonie) et son *Glorieux Moment*, composé en 1814. Cependant la seconde saison de guerre des concerts symphoniques ramena sur les programmes le nom de Ludwig van Beethoven...

« Par où une symphonie peut-elle être plutôt française qu'italienne, russe ou allemande, si elle n'est qu'un composé de sonorités harmoniques, sans radicaux ni désinences, et par où Beethoven s'y divulgue-t-il german ou seulement germanophile (1) ? » demandait Emile Bergerat, tandis que, dans le *Journal des Débats*, l'anonyme « Z. », essayait de montrer l'inanité de pareilles discussions, en refusant de prendre au sérieux « les maniaques qui ont besoin de se rappeler que Beethoven avait un grand-père belge pour écouter la *Sonate au Clair de lune* (2) ».

Il est pourtant des personnes pour lesquelles l'audition d'une symphonie, eût-elle cent ans d'existence, ne saurait produire d'effet sans avoir au préalable rassuré leur conscience, par la lecture de l'acte de naissance du compositeur. Qu'on nous permette de dédier à ces « maniaques », — bien que la lecture n'en soit pas réservée à eux seuls, nous l'espérons, — ces quelques pages, résultat de recherches faites aux sources les plus dignes de foi, où nous évoquons la personnalité de Louis van Beethoven, l'ancien, kapellmeister de l'Electeur de Cologne, dans la seconde moitié du xviii^e siècle.

§

On sait que Beethoven vit le jour à Bonn, aux bords du Rhin, en décembre 1770. Sa naissance, comme celle de maint homme illustre, a été entourée pendant longtemps de légendes et d'obscurités. La plus absurde de ces légendes, mises en circulation dès son vivant, faisait de lui le fils naturel du roi de Prusse Frédéric II, lequel ne mit les pieds à Bonn durant

(1) *L'art a-t-il une patrie ?* Lettre à Camille Saint-Saëns, dans *l'Information* du 22 septembre 1915.

(2) *Journal des Débats*, du 25 juillet 1915.

l'année 1770. Nonobstant, ce racontar, inventé on ne sait par qui, fut accueilli, sous toute réserves, par Choron et Fayolle, auteur d'un *Dictionnaire de musique* apprécié, il y a un siècle; il n'en fallut pas plus aux musicographes allemands pour rejeter sur leurs collègues français l'invention de cette médisance, recueillie bientôt après par le *Dictionnaire de la Conversation* de Brockhaus (1). Comme un de ses amis, le docteur Wegeler, compagnon de sa jeunesse, auteur aussi précis que précieux de *Notices* sur la vie de Beethoven, s'étonnait que ce dernier laissât propager cette légende sans protester :

Tu m'écris, lui répondit, Beethoven que, en certains endroits, on me représente comme étant le fils naturel du roi de Prusse ; on en a déjà parlé il y a longtemps. Je me suis fait une loi de ne jamais rien écrire sur moi, comme pour répondre à ce qu'on aurait écrit sur mon compte. Aussi je te confie très volontiers le soin de faire connaître au monde l'honnêteté de mes parents et en particulier de ma mère (7 octobre 1826).

Un autre jour, Beethoven se contentait de répondre à la même insinuation par le vers de *l'Odyssée* dans lequel Télémaque proclame qu'on ne peut jamais savoir quel est son père.

Lorsque les biographes s'intéressèrent, vers 1840, aux origines de celui auquel la ville de Bonn allait élever une statue, sur l'initiative généreuse de Liszt, la Belgique et la Hollande se disputèrent la gloire d'avoir été le berceau de la famille van Beethoven. Il y avait, et il y a peut-être encore aujourd'hui, comme au temps de Fétis, des van Beethoven en Hollande, et l'on découvrit, à cette époque, un Ludwig portant ce patronyme, à Zutphen ; mais les musicographes belges Léon de Burbure et Grégoire, après de minutieuses recherches dans les archives locales, recherches contrôlées depuis par les patientes investigations de l'Américain Wheelock Thayer, prouvèrent que les origines du plus grand musicien allemand du début du XIX^e siècle étaient purement flamandes. De père en fils les van Beethoven étaient flamands, jusques et y compris Ludwig van Beethoven I^{er}, le grand-père, qui, un beau jour, quitta le pays natal pour émigrer aux bords du Rhin ; — d'où

(1) Un journaliste anglais renchérit encore sur cette absurdité en confondant Frédéric I^{er}, mort en 1740, et Frédéric II.

son petit-fils, prénommé comme lui Ludwig, s'exilera à son tour, en 1792, pour aller vivre à Vienne.

§

Un jour de l'année 1732, sous le règne de Clemens-August, Electeur de Cologne, débarquait à Bonn, résidence de ce prince, un jeune musicien flamand dont le nom, à désinence étrangère, n'était pas inconnu alors à Bonn : un Michael van Beethoven y exerçait déjà la profession lucrative de cirier ou marchand de cierges et de bougies et, comme tel, était fournisseur de la cour électorale.

Ludwig (ou Louis), son parent, sans nul doute, natif d'Anvers (où il avait été baptisé le 23 décembre 1712), était le troisième enfant d'un tailleur aisé qui devint, peu après la naissance de ce dernier, propriétaire d'une maison de la rue Neuve désignée sous le vocable de *Sphera Mundi*; sa mère était née Catherine de Herdt. Henri-Adélard (ainsi se prénommaient le père de Ludwig I^{er}) était lui-même fils de Guillaume van Beethoven et de Catherine Grandjean (mariés depuis le 11 septembre 1680); il avait été baptisé à Notre-Dame d'Anvers, le 8 septembre 1683. Originaire de la région de Louvain, marchand de vins de son métier, Guillaume, dont le père s'était fixé aux bords de l'Escaut vers le milieu du xvii^e siècle, est l'ancêtre le plus ancien connu de celui qui devait illustrer à tout jamais ce nom roturier, dont la signification très prosaïque signifie à peu près « du jardin aux choux », et qu'on trouvait encore, à la fin du xviii^e siècle et au début du suivant, dans la région de Louvain : à Rotselaer, Leefdaal, Berthem, ainsi qu'à Maestricht, à Tongres et à Tirlemont. La famille était donc bien flamande et non hollandaise, et certaines de ses branches le demeurèrent jusqu'à leur extinction.

Suivant une tradition de famille rapportée par le peintre Jacob Jacobs, son petit-neveu, Louis van Beethoven aurait quitté très jeune la maison paternelle, à la suite d'une discussion. Ce qui est certain, c'est qu'on le trouve engagé, par le chapitre de l'église collégiale Saint-Pierre de Louvain, comme chanteur du chœur et du jubé, à la date du 2 novembre 1731, et, huit jours plus tard, désigné pour faire l'intérim du *phonascus* ou maître de chant, Louis Colfs. Il était donc, à cette époque, à peine âgé de dix-neuf ans, ce qui laisse supposer qu'il pouvait être à Louvain depuis quelque temps déjà, et s'y était perfectionné dans

la pratique de son art. Beethoven I^{er} ne remplaça d'ailleurs son maître que pendant le temps qui avait été fixé : un trimestre. Peu après, attiré peut-être autant par ses parents déjà établis aux bords du Rhin que par la renommée de la chapelle électorale, qui comptait parmi ses membres un grand nombre d'artistes d'origine flamande, ou, tout simplement, poussé par une humeur vagabonde, il arrivait à Bonn, où il savait devoir se trouver en pays de connaissance (1).

Doué d'une belle voix de basse, qu'il conserva jusqu'à un âge avancé, et d'un talent musical vite apprécié, Louis van Beethoven l'ancien reçut, au mois de mars 1733, le brevet de *Kurfürstlicher Hof-Musiker* (musicien de la cour électorale), aux appointements annuels de 400 florins payables par trimestre (*quartaliter*) à compter du 1^{er} janvier précédent. L'année n'était pas achevée qu'il devenait Bonnois d'adoption par son mariage avec Maria-Josepha Poll, native de Bonn, âgée de dix-neuf ans, qui fut célébré le 17 septembre, en l'église Saint-Remy. Les témoins étaient deux musiciens de l'Electeur, van den Eeden, futur maître du grand Beethoven, et Kicheler. Un an plus tard, un premier enfant naissait de ce mariage : Maria-Bernardina-Ludovica, qui fut baptisée, le 28 août 1734, à la même église Saint-Remy ; le parrain était Michael van Beethoven, le fournisseur de cire de la cour électorale, représenté par son fils Cornelius. Un second enfant, un fils, qui fut baptisé Marc-Joseph, le 25 avril 1736, vint bientôt prendre la place de Bernardina, morte le 17 octobre précédent ; il mourut probablement fort jeune, lui aussi. Vers la fin de 1739 ou le début de l'année suivante, — l'acte de baptême n'a pas été retrouvé, — un second fils naquit, qui fut prénommé Johann ; c'est lui qui fut le père de Ludwig van Beethoven, deuxième du nom.

Louis van Beethoven le grand-père était arrivé de Louvain à l'époque la plus brillante du règne de Clemens-August. Sous la direction du marquis de Caponi, chambellan de l'Electeur, la chapelle était composée de musiciens dont les noms, pour la plupart, révèlent une origine germanique, mais qui étaient dirigés par des chefs d'orchestre italiens : à Trevisani, mort le 29 mars 1732, avait succédé Donnini comme kapellmeister, alors que le violoncelliste Ferdinand dell'Abaco dirigeait la

(1) On a supposé aussi que l'Electeur, l'ayant entendu à Louvain, l'aurait engagé pour sa chapelle de Bonn.

musique de la Chambre, depuis le 26 août 1729. Par contre, l'organiste, van den Eeden, qui avait déjà servi le précédent Electeur, était d'origine flamande.

§

Le service de la « chapelle », réglementé par Joseph-Clemens, en 1719, comprenait, outre les offices religieux, les concerts et les représentations dramatiques, ainsi que les bals donnés à l'occasion de certaines fêtes, notamment de l'anniversaire du prince. Cette date marquait, ainsi que les semaines du carnaval, plusieurs jours de divertissements. Les représentations d'opéras ou d'oratorios italiens devaient être assez fréquentes, au temps du fastueux Clemens-August. Les comptes de l'Electeur montrent que de nombreux musiciens, chanteurs, danseurs, comédiens étrangers (italiens, bohémiens, français) étaient appelés à Bonn pour le divertissement de Son Altesse Sérénissime et de sa cour. Ils y apportaient naturellement leur répertoire, que les artistes de la chapelle locale avaient simplement pour rôle d'accompagner ou de compléter.

L'un des rares livrets qui aient été conservés de cette époque, celui de *la Morte d'Abele*, indique en tête de sa distribution, dans le rôle d'Adamo, « il Signor Biethoven ». Ses camarades et lui sont qualifiés de « Virtuosi di Camera ».

A la mort de Clemens-August (1), un certain Zudoli, qui avait succédé lui-même comme kapellmeister à Donini (1732-1752), venait d'être remplacé par un violoniste français nommé Touchemoulin. Né à Châlons en 1727, Touchemoulin, au dire du musicographe Gerber, avait jadis été confié par l'Electeur à l'illustre Tartini. Jouissant, depuis 1753, d'un traitement de 1000 florins, qui fut réduit à 400 après l'avènement de Max-Friedrich, Touchemoulin donna aussitôt sa démission d'un emploi qu'il n'avait pas rempli une année et redevint simple violoniste.

C'est alors que Louis van Beethoven, qui remplissait les fonctions de « bassiste » au jubé ou « doxal » de la chapelle et au théâtre, demanda, dans les termes suivants, à succéder à Touchemoulin :

(1) Clemens-August, se rendant à Munich, s'arrêta, le 5 février 1761, chez l'Electeur de Mayence, qui offrit une fête en son honneur ; grand danseur, l'Electeur de Cologne mourut au cours du bal, dans la matinée du 6 février.

Eminentissime Archevêque et Prince Electeur
Sérénissime Seigneur et Maître!

Votre Grandeur Electorale permettra de se faire très humblement remontrer que j'ai, au cours du long temps de mes services, accomplis en toute conscience et fidélité comme vocaliste, après la mort du capellmstre (*sic*) assuré les services *in Duplo* pendant plus d'une année entière, à savoir : en chantant et en battant la mesure, sur quoi se base aujourd'hui ma requête *ad referendum* ; d'ailleurs j'ai reçu l'assurance de cette place. Mais commé par *recommandation* particulière le Dousmolin (*sic*) m'a été préféré, et cela illégalement, j'ai dû jusqu'ici me soumettre à mon sort.

Mais depuis, sérénissime Prince et Seigneur, par suite de la réduction survenue de son traitement, le Capellmstr Dousmolin a donné réellement ou sollicité sa démission, j'ai, sur l'ordre formel du baron Belderbusch, recommencé *de novo* à remplir sa charge qui doit certainement continuer à être remplacée.

Si ma très humble supplique parvient à Votre Altesse Elect., elle me permettra très gracieusement (attendu que d'ailleurs pour assurer au Doxal la *Musique* nécessaire, je conduis le gouvernail, le cas échéant, dans les cérémonies de l'église et je dois être au *puncto* du Coral) de me faire rentrer dans les droits qui m'ont été octroyés par Votre Sérénissime *antecessori*, de Bienheureuse mémoire, et de me nommer Cappelmestr, avec quelque augmentation (*augmentierung*) de mon traitement futur, à cause de mes services en *Duplo*. Pour cette très haute faveur, je n'oublierai jamais de prier Dieu qu'il accorde longue vie, santé et [long] règne à Votre Altesse Electorale, aux pieds de laquelle je me jette en très profonde soumission.

De Votre Altesse Sérénissime le très obéissant

Ludwig van BEETHOVEN,
Passist.

Par décret du 16 juillet 1761, Louis van Beethoven obtint satisfaction et fut nommé, « par suite de la démission de notre ex Capellmeister Touche Moulin et de la très humble demande de notre bassiste Ludwig van Beethoven », à la tête de la chapelle électorale, tout en conservant sa place de bassiste. A ses 292 thaler *species* 40 alb. furent ajoutés 97 rheinthalers 40 alb., le tout payable par trimestre.

Beethoven l'ancien n'avait donc pas mis moins de vingt huit ans à conquérir la première place de la chapelle, qui lui avait été promise dès la mort de Zudoli, mais que l'interrègne éphémère de Touchemoulin lui avait fait attendre environ une année. Tout en ayant à pourvoir aux quadruples devoirs de

directeur musical de la chapelle et des concerts, du théâtre et des bals de la cour, pour lesquels il composait vraisemblablement quelques morceaux ou faisait des raccords de plus ou moins d'importance, Beethoven continuait à figurer parmi les chanteurs.

Si l'on en croit une tradition rapportée par Wegeler, l'un des premiers biographes de son petit-fils, il chantait encore à l'âge de cinquante-huit ans, vers 1770, dans *l'Amore Artigiano* de Gassmann et dans *le Déserteur* de Monsigny. En 1770 même, un livret italien (*S. S. Cipriano e Giustina Martiri*, oratorio exécuté à la cour de Bonn, pendant le carême) attribuait à « *Il Signor Ludov. van Beethoven* » le rôle d'Eusebio, « *Sacerdote Cristiano occulto* » ; et l'on trouve encore, l'année suivante, son nom imprimé dans le livret de *Sylvain* de Marmontel et Grétry. La pièce, jouée en français, porte en tête de sa distribution : « Dolmon, père... Mons. Van Beethoven, Maître de Chapelle », et immédiatement au-dessous : « Dolmon, fils aîné, sous le nom de Silvain... Jean van Beethoven », indiquant ainsi que le vieux kapellmeister avait déjà fait entrer son fils dans la troupe électorale.

Le répertoire de la Cour se composait surtout d'opéras-comiques italiens ou français et de pantomimes. Aux grandes fêtes, les représentations dramatiques étaient généralement suivies d'un repas de gala et d'un bal qui se prolongeait parfois jusqu'au matin : ainsi, le 6 janvier 1765, on donna *l'Aventure di Rudolfo* (avec la Compagnie Mingotti sous la direction de Rizzi Romanini) et *Arlequino fortunato per la Maggia*, pantomime suivie d'un grand souper et d'un bal masqué qui se termina vers six heures du matin. Des fêtes dont le programme était aussi chargé ne laissaient pas que de donner grand souci au directeur de la musique ; sous ce rapport, l'anniversaire de Max-Friedrich, le 13 mai 1767, offre un exemple encore plus typique des exigences du service de l'orchestre électoral. Le matin, après les salves d'artillerie protocolaires et le baise-main traditionnel, il y eut service solennel à la chapelle ; pendant le repas qui suivit, il y eut musique de table (*Tafelmusik*) et, le soir, une sérénade, puis une représentation d'opéra-comique ; enfin, après le souper, un bal masqué qui dura jusqu'à cinq heures du matin. La sérénade allégorique et mythologique, à la mode du temps, dont les

auteurs ne nous sont pas connus; avait pour personnages Bacchus, Diane et le Rhin (*Bacco, Diana e Reno*); l'opéra-comique, en deux actes, était *la Schiava finta*, « del celebre don Francesco Garzia, Spanuolo », musique de Piccini; le rôle de Dorinde y était rempli par « Giovanni Van Beethoven », alors âgé de vingt-sept ans environ.

Le 16 mai de l'année suivante, on donna, à la même occasion, un « poème allemand musical » suivi d'un intermezzo italien (*ein welsches Zwischenspiel*), *la Nobilita delusa*, qui obtint beaucoup de succès; le 17 mai 1767, un opéra-comique italien, *Il riso d'Appoline*, « spécialement composé pour le très haut anniversaire du prince ».

L'année 1772 vit représenter : le 27 février, *le Donne sempre Donne*, d'Andrea Luchesi, en mars, *la Contadina in corte*, de Sacchini, et, pour la fête du prince, *il Natal di Giove*, de Luchesi encore, et *la Buona Figliola*, de Piccini.

Toujours à la même occasion, le 13 mai 1773, on joua *l'Inganno scoperto overo il Conte Caramellu, drama giocoso per musica*, en trois actes, « del Sig. Maestro Andrea Luchesi, all' attuale Servizio di S. A. A. E. ». Ici encore, et pour la dernière fois, figure, à la fin de la distribution, le nom du vieux kapellmeister, qui avait laissé la conduite de l'ouvrage au maestro italien : « Brunoro, Contadino e Tamburino di Truppe suburbane... Ludovico van Beethoven ». Il s'agissait là, sans doute, d'un rôle très secondaire, ou même d'un rôle muet, dont le titulaire se bornait à battre le tambour.

Le vieux van Beethoven, qui, à son emploi de musicien, joignait la profession, peut-être plus lucrative en pays rhénan, de marchand de vins en gros, comme son grand-père, mourut à la fin de cette même année, la veille de Noël 1773, soixante et un ans après son baptême à Anvers, dans une maison de la Bonngasse, presque en face de celle où habitait son fils Johann. Sa veuve, qui avait depuis longtemps fait preuve d'un penchant marqué pour la boisson (dont hérita Johann), était alors retirée ou, plus exactement, enfermée, dans un couvent de Cologne, et ne tarda pas à le suivre au tombeau.

Au dire de Wégeler, le kapellmeister était « un petit homme, robuste, avec des yeux très vifs; il était fort estimé comme artiste ». Un portrait de lui, peint par Radoux, peintre de la cour électorale, le représente vêtu d'une large pelisse

verte, bordée de fourrure, la tête prise dans une sorte de béret, comme aimaient à en porter les artistes du XVIII^e siècle, l'air très digne, l'œil clair et vif trahissant son authentique origine flamande.

Les bavardages du bonhomme Fischer et de sa sœur donnent ce portrait naïf des grands-parents de Beethoven :

Taille du kapellmeister : un grand bel homme, visage allongé, front large, nez rond, gros et grands yeux, grosses joues, visage très sérieux. C'était un homme très respectable, ayant bon cœur pour son entourage, son épouse était une bonne femme tranquille, mais elle était adonnée à la boisson, aussi la supportait-il avec une grande peine... Hofkapellmeister van Beethoven avait de l'argent placé. Il avait deux caves avec du vin, qu'il vendait au tonneau ; soit que ses parents ou ceux de sa femme eussent été marchands et fait le commerce de vin, il savait s'occuper du vin et s'occuper avec son maître tonnelier, ou peut-être pour se faire des revenus avec son argent. C'est ainsi qu'il fit la connaissance du commis des caves de la cour Baum [dont la femme tint avec lui son petit-fils sur les fonds baptismaux, le 17 décembre 1770], il le consultait sans doute souvent au sujet de son vin, et qui lui avait indiqué les bons crus de ce pays. Il vendait son vin dans le plat-pays, où il avait des connaissances, à des marchands qui lui achetaient son vin ; et les bonnes années, il s'approvisionnait ainsi de vin nouveau... A la mort de son père, Johann van Beethoven trouva dans son livre de nombreuses créances sur des paysans auxquels il avait prêté de l'argent, ou des vigneronns auxquels il avait fait des avances. Ceux-ci nièrent alors leurs dettes, et exigèrent de voir leurs écrits qu'il ne pouvait leur montrer. Johann van Beethoven s'en plaignait à Theodor Fischer et disait : « Je me suis souvent disputé avec les paysans, mais je n'en tire rien, et si je leur faisais prêter serment, ils jureraient et j'en serais encore pour les frais. Je me suis souvent dit qu'il en serait ainsi. Mon père était un honnête homme, il se fiait à la parole et aux arrangements verbaux, rien d'écrit. Quand les paysans, qui connaissaient son côté faible, lui apportaient une chose qu'il aimait, une belle motte de beurre frais et de beaux fromages bien faits, il leur en était reconnaissant, leur prêtait et leur avançait de l'argent sur leur vin, et j'ai perdu beaucoup d'argent ainsi. »

§

Johann van Beethoven, l'unique enfant survivant de Ludwig, avait tout naturellement appris la musique dès son plus jeune âge ; à dix ans, un programme d'une fête scolaire donnée au gymnase de Bonn, où il fit quelques études, le cite parmi les

jeunes chanteurs ; il était dans la classe dite *infima*. Son instruction paraît ne pas avoir été négligée par son père. Cependant, à douze ans, il était déjà sopraniste à la chapelle et, quatre ans plus tard, un « décret pour Johann Biethoven », signé le 27 mars 1756, le nommait musicien de la cour (*Hofmusikant*), en réponse à la demande suivante, où il rappelait à l'Electeur les bons et loyaux services de son père :

A Son Altesse Sérénissime Electorale de Cologne, etc ;
 Mon Sérénissime Seigneur,
 Très humble mémoire avec une requête.

JOAN VAN BEETHOVEN.

Eminentissime et Excellentissime Prince Electeur,
 Très gracieux Maître et Seigneur, etc.

Votre Altesse Sérénissime Electorale daignera me permettre de lui représenter humblement que dans la chapelle de la cour de V. A., par suite du manque des voix nécessaires à la musique, mon humble personne a fait ses preuves quatre années, mais elle ne niera pas le bonheur que lui ferait V. A. S. en lui accordant gracieusement un médiocre salaire.

En accueillant ma très humble requête, V. A. S. El. daignera (: en considération des 23 années de services réels et très loyalement soumis de mon père :) vouloir me faire le plaisir d'un simple décret en qualité de Hoffmusicant, et cette grâce de V. A. m'encouragera à pouvoir satisfaire à mon service très loyalement empressé.

De V. A. S.

Le très humble, très fidèle, très obéissant serviteur.

JOAN VAN BEETHOVEN.

Sur le rapport de Gottwald, directeur de la musique de la chambre (*Chamber music director*), qui attestait que « Joan van Bethoven servait avec sa voix depuis deux ans au Duc-Sall (doxal) », et rappelait avec bienveillance les mérites du père, l'Electeur signa, le 27 mars, le décret sollicité, qui fut communiqué le jour même au nouveau musicien de la cour. Dans un autre placet, de six ans postérieur à cette nomination, le fils du kapellmeister demanda qu'on lui réservât, le cas échéant, le traitement de *Hofmusikant* dont il remplissait bien l'office, mais à titre purement honorifique. Johann reçut une promesse, mais il lui fallut patienter encore deux ans, avant de recevoir un traitement de 100 thaler. Il comptait alors parmi les ténors de la chapelle. Une démission étant survenue, il fit valoir que, « ayant eu la faveur de servir un certain temps

comme Hofmusikant », il pouvait humblement prétendre à une partie au moins d'un traitement de 1050 thaler qui se trouvait vacant ; il signait cette requête : « *Joannes van Beethoven, Vocalist.* » Le père appuya d'une longue lettre cette demande si juste, rappelant que son fils avait « chanté pendant treize ans sans traitement avec sa voix, au Duc Sahl (doxal), le soprano, contralto et ténor dans toutes les circonstances survenues, et était en même temps capable sur le violon (*auch vor die violin capable*)..... »

Mon opinion très humble et sans préjudice, ajoutait-il, serait que le traitement vacant de 300 florins de votre Hofsängerin Lentner.... fût réparti gracieusement de telle sorte qu'il fût décrété gracieusement celui de mon fils 300 florins....

LUDWIG VAN BEETHOVEN.

Cappell Meister.

En conséquence, Johann reçut, par décret du 24 avril 1764, un traitement annuel de 100 thaler. Cinq ans plus tard, le 17 novembre 1769, un décès étant survenu dans le personnel de la chapelle, Johann sollicita une augmentation de ses maigres appointements. Après avoir rappelé ses fidèles services au « Duc Saahl » et au théâtre, « mon père, dit-il au prince, met à vos pieds dans cette supplique sa très humble capacité du théâtre, et est intéressé à ce que V. Grâce Elect. veuille bien me faire une faveur ; car il m'est maintenant impossible de vivre avec les cent Rth. qui m'ont été gracieusement attribués. Je demande donc très humblement à V. A. S. de vouloir bien m'assigner le traitement vacant de 100 Rth. »

Par décret du 25 novembre, « Joan Bethof » obtint 25 florins ; puis, le 3 avril 1772, le « tenorist Bethof » bénéficia d'une nouvelle augmentation de 50 florins. A cette date, il était marié depuis quatre années avec une jeune veuve originaire d'Ehrenbreitstein, Maria Magdalena Keverich, fille du chef cuisinier du château de cette ville, née le 19 décembre 1746. Maria Magdalena Keverich avait épousé, toute jeune, le valet de chambre de l'Electeur de Mayence, nommé Johann Laym. Deux ans à peine après son veuvage, elle se remaria, en l'église Saint-Remy de Bonn, avec Johann van Beethoven, le 12 novembre 1767. Le kapellmeister n'avait donné qu'à regret son consentement à une union qu'il considérait comme une mésalliance :

Lorsque Johann van Beethoven, dit Fischer, présenta sa bien-aimée en personne à son père, disant que c'était son idée, qu'il y insistait et ne voulait pas en démordre, qu'elle ne soit sa fiancée, elle ne parut pas convenable à son père, ni de son rang; M. le Hofkapellmeister s'en tint à cette présentation et ne voulut rien savoir de plus; bien que ce fût une belle et grande personne, et que nul n'eût rien à redire sur elle, et qu'elle fût de bonne et honorable famille bourgeoise, et pouvant prouver par d'anciens témoignages qu'elle avait servi chez de grands personnages et qu'elle avait reçu une bonne éducation et instruction.

Lorsque M. le Hofkapellmeister se fut renseigné et eut appris qu'elle avait été servante, il s'y opposa, et lui dit : « Je n'aurais jamais cru ni attendu de toi que tu te serais ainsi abaissé. » Mais ce qu'il voulait faire, c'était son idée, il y persista, il dut le laisser agir. « Fais ce que tu voudras, lui dit le vieux, je fais ce que je veux moi aussi, je t'abandonne tout le logement et je déménage. » Et M. le Hofkapellmeister van Beethoven alla demeurer Kœlnerstrasse, dans l'ancien Gudenauer Hof, deux maisons plus loin, numéro 387....

Après leur mariage, dit encore Fischer, ils sont partis en voiture pour Coblenz, sont allés à Thal-Ehrenbreitstein montrer à leurs parents qu'ils étaient mariés. Trois jours plus tard, ils sont revenus à Bonn, où toutes leurs connaissances les ont félicités. Plus tard, M^{me} van Beethoven disait que, de son côté, ils auraient pu faire une plus belle noce, mais que son beau-père n'y ayant pas assisté par caprice la chose s'était faite rapidement.

Mais le kapellmeister de la cour se réconcilia bientôt avec les jeunes époux, qui s'en furent demeurer dans une maison de la Bonngasse, n° 515 (n° 20 actuel).

Au dire de Fischer, la femme de Johann était une belle personne élancée, assez grande, le visage long, le nez un peu aquilin, maigre, les yeux sévères. Cécile Fischer ne se rappelait pas l'avoir jamais vue rire. « Capable de parler à tous, grands et petits », ce qui la faisait aimer et estimer, femme d'intérieur, bonne ménagère, elle s'occupait de couture et de broderie. Elle devait mourir à quarante ans, ayant donné quatre fils et deux filles à son mari, dont la vie passablement déréglée ne continua pas peu à hâter sa fin prématurée. Un portrait, peint par son compatriote Bekenkamp, et conservé aujourd'hui dans les collections de la Maison de Beethoven, à Bonn, passe, sans certitude absolue, pour la représenter.

Une de ses deux sœurs, mariée au médecin militaire Rovantini, eut un fils, Franz, qui fut musicien de l'Electeur Max-Frie-

drich ; celui-ci l'envoya, en 1770, se perfectionner à Dresde et à Berlin.

§

La maison de la Bonngasse, assez proche du château électoral, subsiste encore aujourd'hui et, restaurée dans l'état où elle pouvait être à la fin du XVIII^e siècle, est devenue la Maison de Beethoven, musée consacré exclusivement au culte beethovenien. Elle se divise en deux parties, autrefois distinctes, comprenant deux étages qui forment des appartements assez vastes sur la rue, auxquels on accède par un escalier bordé d'une rampe élégante en fer forgé ; ils étaient occupés bourgeoisement, le premier par le propriétaire, un passementier nommé Clasen, dont la boutique était au rez-de-chaussée ; le second par la famille Salomon, famille de musiciens comme celle des Beethoven. Ceux-ci habitaient, sur le jardin, ou la cour, un humble logement de deux étages, en aile, ne comprenant chacun qu'une pièce et une entrée où débouche un étroit escalier de bois, roide comme une échelle. La mansarde du second étage, où devait naître Ludwig, servait vraisemblablement de chambre à coucher.

Un premier enfant de Johann fut baptisé à Saint-Remy, le 2 avril 1769, et eut pour parrain le grand-père Ludwig, qui lui donna son prénom ; mais il ne vécut que quelques jours. Le second, né à la fin de l'année suivante, fut également prénommé Ludwig. On a discuté beaucoup pour savoir exactement la date de sa naissance, qui a été, par surcroît, entourée d'une légende ridicule dont nous avons parlé au début. Le seul document officiel est, selon les us et coutumes de l'ancien régime, l'extrait de baptême, qui se trouve ainsi libellé dans les registres de l'ancienne paroisse Saint-Remy :

Parentes.	1770 Proles.	Patrini.
D : Joannes van Beethoven et Helena Keverichs conjuges.	17 ^{ma} X ^{bris} Ludovicus.	D : Ludovicus van Beethoven et Gertrudis Müller dicta Baums.

Vraisemblablement, selon la coutume constante des pays catholiques, le fils de Johann van Beethoven et de Magdalena (non Helena) Keverich fut baptisé le lendemain, ou le surlendemain au plus tard, de sa naissance ; celle-ci doit donc se

placer le 15 ou le 16 décembre. Toutes les discussions qui ont été accumulées par les graves érudits allemands autour de cette date inconnue n'ont pas fait avancer d'un iota la solution de cette question qui, somme toute, n'offre qu'un intérêt de pure curiosité, — aussi bien pour Beethoven que pour beaucoup d'autres hommes illustres. La seule date qu'on puisse inscrire avec certitude en tête de la biographie de Ludwig van Beethoven est donc celle de son baptême : le lundi 17 décembre 1770.

§

Les Beethoven eurent encore cinq enfants : d'abord deux fils, Kaspar Anton Karl, né le 8 avril 1774, qui eut l'honneur d'avoir pour parrain le fameux ministre von Belderbusch, et pour marraine l'abbesse de Villich, Catharina von Satzenhoven, laquelle était à la fois la favorite du prince Electeur et celle de son ministre ; et Nicolas, né en 1776 ; puis une fille, née en 1779, un quatrième fils, né en 1781, et enfin, en 1786, une dernière fille ; ces trois derniers moururent en bas âge.

Quand le vieux kapellmeister fut mort, à la fin de 1773, son fils crut devoir sans retard revendiquer sa place, et adressa à son souverain une supplique où il faisait valoir qu'on le trouvait suffisamment capable pour succéder à son père qui, pendant 42 ans, avait rempli les fonctions de « capellen Meister » ; il demandait, en terminant, une gratification pour sa mère. La réponse fut que celle-ci devait demeurer dans son couvent, où elle recevrait une rente de 60 thaler ; quant au traitement de kapellmeister, que Johann eût bien voulu se faire attribuer, il n'en fut pas même question. Dix-huit mois plus tard, Johann revenait à la charge, adressant cette fois à l'Electeur une demande de secours à peine déguisée. On lui promit, « après la mort plus ou moins prochaine de sa mère », la jouissance des 60 thaler obtenus naguère, promesse qui ne fut pas tenue d'ailleurs, car, vers la fin de 1775, Johann se plaignait encore de ne toucher par an qu'environ 145 thaler, provenant de ses brevets antérieurs. Sa famille, avec ses trois garçons dont l'aîné n'avait pas encore six ans, avait quitté la Bonngasse deux fois déjà ; elle logeait dans l'antique Rheingasse, chez le boulanger Fischer, où, sauf un court intervalle, devait s'écouler, jusqu'à l'âge de quinze ans, la jeunesse de Ludwig.

Devenu veuf, en 1787, Johann s'adonna de plus en plus à

son funeste penchant pour la boisson, seul héritage qu'il tint de sa mère; aussi l'Électeur jugea-t-il prudent de partager son traitement entre lui et son fils : 200 thaler plus trois muids de blé annuellement. Il mourut misérablement, le 18 décembre 1792, au moment où Ludwig venait d'arriver à Vienne.

Johann van Beethoven nous est dépeint par son contemporain Fischer comme un grand et bel homme, les cheveux poudrés, à la manière de son temps, d'un caractère vif et joyeux dans sa jeunesse, ne détestant ni le vin, — on le sait du reste, — ni les gais propos; mais il était violent, emporté, autoritaire vis-à-vis de ses enfants. Dans les premières années de son mariage, il avait été encore recherché comme maître de musique et devait avoir eu une assez belle clientèle d'élèves des deux sexes, dont quelques-uns appartenaient aux plus riches familles de Bonn. Mais, ainsi que l'indique un rapport remis à l'Électeur Maximilian-Franz, en 1784, sa voix, dès cette époque; était « complètement gâtée », et il ne fit plus dès lors, surtout après la mort de sa femme, que traîner une vie lamentable (1). Peut-être ne faut-il pas le juger avec trop de sévérité, car on ne doit pas oublier qu'il sut discerner de bonne heure les dispositions exceptionnelles de son fils, diriger lui-même et perfectionner son éducation musicale, en le confiant aux meilleurs maîtres que possédait la petite résidence de Bonn. On peut dire cependant, avec le regretté Teodor de Wyzeva, que « Jean a été seulement l'intermédiaire par lequel est venu à son fils quelque chose de la nature physique et morale de l'aïeul, du vieux maître de chapelle flamand. Beethoven lui a dû le fond de son âme, de même qu'il a hérité de lui cette structure massive et nerveuse du corps, ces traits accentués, ces yeux mobiles et maints autres détails de physionomie que le père n'avait pas et que nous fait voir un portrait du vieux Louis », — portrait que Beethoven conserva toute sa vie sous ses yeux, à Vienne, et dont la vue, lui rappelant le vieillard que son enfance avait à peine connu, le soutenait à travers les maladies, les infirmités et les mille douleurs qui devaient traverser sa carrière héroïque.

J.-G. PROD'HOMME.

(1) Un portrait, de mêmes dimensions et de même facture que celui de sa femme, passe pour le représenter. Conservé à Cologne, avec le précédent, par M. Walter Jagenberg, il figura, en même temps, à l'Exposition du Livre de Leipzig, en 1914.